

Sur la gratitude et ses abîmes



Eberhard Wolff
Prof. Dr rer. soc.,
rédacteur culture,
histoire, société

Vous vous rappelez peut-être cet ancien spot publicitaire de la banque Valiant où une petite fille remercie pathétiquement un pompier d'avoir sauvé son chien des flammes, un jeune papa la sage-femme pour avoir mis au monde son enfant et un jeune couple une employée de banque pour son aide. Les trois professionnels concernés répondaient à l'unisson: «Je n'ai fait que mon travail» [1] en y ajoutant parfois «avec plaisir».

La question de la gratitude s'est récemment muée en sujet politique. La présidente d'Operation Libero, Sanija Ameti, arrivée en Suisse à l'âge de trois ans avec ses parents en provenance de l'ex-Yougoslavie, a critiqué dans une interview au Tages-Anzeiger le fait qu'on attende des personnes migrantes qu'elles soient reconnaissantes. Et ces derniers essaieraient en conséquence de se taire afin de rester «sous le radar». «On ne se rend pas populaire en intervenant» [2]. En réponse, la *Weltwoche* s'est abondamment moquée de son manque de gratitude [3].

En médecine, cela évoque la notion de «reconnaissance des patients». Si l'on consulte les archives du *Bulletin des médecins suisses* des dix dernières années, on retrouve des témoignages de médecins, mais aussi d'un chiropraticien, qui racontent que la reconnaissance des patientes et patients leur donne «de l'énergie» [4], «génère des «émotions positives» [5] ou leur fait «simplement du bien» [6]. La gratitude s'inscrit donc dans un échange réciproque de donner et de recevoir. Les thérapeutes considèrent l'expérience de la gratitude non pas comme une attente, une exigence ou une dette envers les autres, mais comme un bénéfice pour eux-mêmes [7].

Si la reconnaissance est attendue, la relation entre donner et recevoir est à sens unique. Cette attitude engendre une répartition des rôles basée sur une hiérarchie claire impliquant un attitude de soumission: «nous» et «eux», «supérieur» et «inférieur». La reconnaissance devient ainsi le corollaire d'une dette dont il

faudrait s'acquitter. Quiconque s'y refuse, est «ingrat-e». J'ai présenté dans ce journal quelques exemples historiques étonnants où il était notamment question de patients qui ne voulaient pas se soumettre à l'autorité de médecins souhaitant leur bien et qui ont vite été qualifiés «d'ingrats» et traités comme tels [8].

C'est probablement cette gratitude empliée d'humilité à laquelle Sanija Ameti fait référence et qu'elle remet en cause car elle peut mener à vouloir passer inaperçu. Cette question se retrouve d'ailleurs dans l'aide au développement ou dans le domaine du handicap.

«De rien», «gern geschehen», «you're welcome» sont bien plus que de simples formules de politesse. Elles sont un acte d'humilité, enlèvent au remerciement la notion d'obligation ou de devoir et créent justement ce qui est particulièrement important en médecine. La rencontre d'égal à égal.

«De rien», «gern geschehen», «you're welcome» sont bien plus que de simples formules de politesse.

Il y a un siècle, l'anthropologue Marcel Mauss montrait que le devoir de répondre à un «don» par une «contrepartie» était le fondement de l'échange dans les sociétés archaïques. Dans les sociétés complexes, cette contrepartie n'oblige pas forcément (les enfants ont-ils bien dit «merci»?). Si des patients satisfaits sauvent prochainement un chien des flammes, accompagnent une naissance, facilitent une transaction bancaire ou se mêlent de politique, eh bien, ils n'auront fait que leur travail.



Références

Liste complète des références sous www.bullmed.ch ou via code QR